GARRY B. ODEN

musique et le business que représentait "l'entreprise Palace" faisait que pour la première fois, les homosexuels pouvaient se dire : *«Cet endroit nous appartient.»* Ce n'est pas pour rien si, un an après, commençait l'aventure *Gai Pied*.

Le troisième élément clef du Palace, c'est le plus connu : le mélange. Fabrice Emaer a eu une idée de génie en pariant que ce qui avait été fait avec le Studio 54 pourrait être appliqué en France. Dans le pays de Giscard, mélanger des riches et des pauvres, des blancs et des noirs, des hétéros et des pédés était tout simplement révolutionnaire. À l'entrée, Edwige, Paquita Paquin – toutes deux égéries du mouvement punk en France – ou Jenny Bel'Air, décrétaient qui entrait ou non. Comme au Studio 54, la foule se massait devant la porte, les gens criaient et attiraient l'attention des physionomistes les bras en l'air, en criant : *«Moi! Moi!»*, parfois pendant une heure ou deux. Certains croyaient bien faire en montrant une liasse de billets, mais pour Edwige ou Paquita, c'était loin d'être un détail déterminant. N'importe qui pouvait entrer si un effort avait été fait sur le look ou sur l'attitude.

Les riches se faisaient dépouiller, les jeunes devenaient des stars, les clodos faisaient la revue mondaine

C'est pourquoi aucun club d'aujourd'hui ne pourrait prétendre ressembler au Palace, parce que ce qui se fait aujourd'hui, Emaer le faisait déjà il y a vingt ans. La musique, les lumières, la foule, tout devenait renversant. Tout le monde s'amusait. Le champagne coulait à flots. Il suffisait d'aller au bar, de demander à un vieux monsieur riche et il vous offrait des verres. Il y avait des michetons (comme on les appelait alors) partout. On s'amusait tellement qu'on oubliait de draguer. L'idée était de rentrer chez soi en Rolls, accompagné par un vieux monsieur de Neuilly qui avait trop bu et de raconter les potins le lendemain. Au marché de la rue de Buci, à Saint-Germain-des-Prés, la journaliste de *Libération* Hélène Hazerra rentrait d'une fête du Palace à Cabourg et faisait sentir ses aisselles parce qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre une douche. Pascale Borel, plus tard dans le groupe Mikado, chantait sur le trottoir des chansons de Marilyn Monroe avec un pick-up accroché à la fenêtre de son studio, qui donnait sur la rue Saint-André-des-Arts. Tous les samedis après-midi, sur le boulevard Saint-Germain, des couples de pédés cuirs torse nu se promenaient en se tenant en laisse. Le café Mabillon était LA terrasse clone de Paris, à une époque où il y avait deux quartiers gays, le Palais-Royal et Saint-Germain-des-Prés.

Quelques souvenirs personnels. Je me rappelle qu'en 1978, nous habitions tous dans un squatt pédé rue Dutot, dans le 14e arrondissement. Tous les gens qui ont fondé ensuite *Gai Pied* vivaient là. Nous étions fauchés mais nous économisions chaque sou afin d'entrer le samedi soir au Palace pour passer la nuit près du *sound system*. Un jour, nous n'avions pas d'argent et, pour attirer l'attention de Fabrice Emaer, nous avons pris des draps et nous nous sommes déguisés en fantômes, avec des trous dans le tissu pour faire des yeux. Emaer a ri : *«Votre déguisement est vraiment ridicule mais ça ira pour cette fois»*. Nous étions assez fiers d'être entrés au Palace avec des vieux draps sur lesquels ils y avait sûrement des taches de sperme. Notre jeu était assez drôle : l'idée était de se rembourser obligatoirement le prix d'entrée en volant quelqu'un. Les gens étaient tellement joyeux, tellement insouciants, qu'ils laissaient leur sac à main ou leur porte-monnaie sur leur fauteuil. Il suffisait simplement de les prendre. Personne ne surveillait. Nous étions une nouvelle catégorie de racailles radicales. Avec ses deux mille personnes, le Palace ressemblait à ce qu'il était vraiment : un théâtre, où, pendant un ou deux ans, tous les rôles ont été renversés. Les riches se faisaient dépouiller en riant, les jeunes devenaient des stars (toute la bande de Krootchey, Pierre et Gilles, Paquita Paquin, Edwige, Philippe Gautier, etc.), les clodos faisaient la revue mondaine (Pacadis), les punks devenaient disco (nous), les barmen devenaient tout-puissants, avec des combinaisons blanches semblaient «designées» par Thierry Mugler. Le journal *Façade* était le reflet du club, un média nouveau où n'importe qui pouvait devenir une célébrité parce qu'il ou elle avait une tenue fantastique. Parfois, un bon sens de la répartie ou une façon de danser particulière suffisait pour devenir quelqu'un. Dans une société pas encore très riche (c'était, après tout, la fin des années soixante-dix), le Palace était une porte dorée vers un futur qui serait aussi brillant que les minijupes à sequins des filles. La haute couture côtoyait les costumes faits avec des sacs-poubelles, les travelos dansaient avec les clones moustachus, les jeunes post-modernes regardaient passer avec dédain et amusement les bourgeois en costume trois-pièces. La drogue était rare – ou nous étions tout simplement trop pauvres pour y accéder – et se résumait à la cocaïne pour les chanceux et au Fringanor pour les autres. Krootchey avait dix-sept ans à l'époque

DE GAUCHE À DROITE ET DE HAUT EN BAS : THIERRY LE LURON, KLAUS NOMI, EVA IONESCO, MICK JAGGER & JERRY HALL, EDWIGE, RAFAEL LOPEZ-SANCHEZ, PALOMA PICASSO & KARL LAGERFELD, KRAFTWERK, JEAN-MARIE & DOUGLAS GENTIL, PHILIPPE KROUTCHEY BIEN ENTOURÉS, DES INCONNUS CÉLÈBRES.